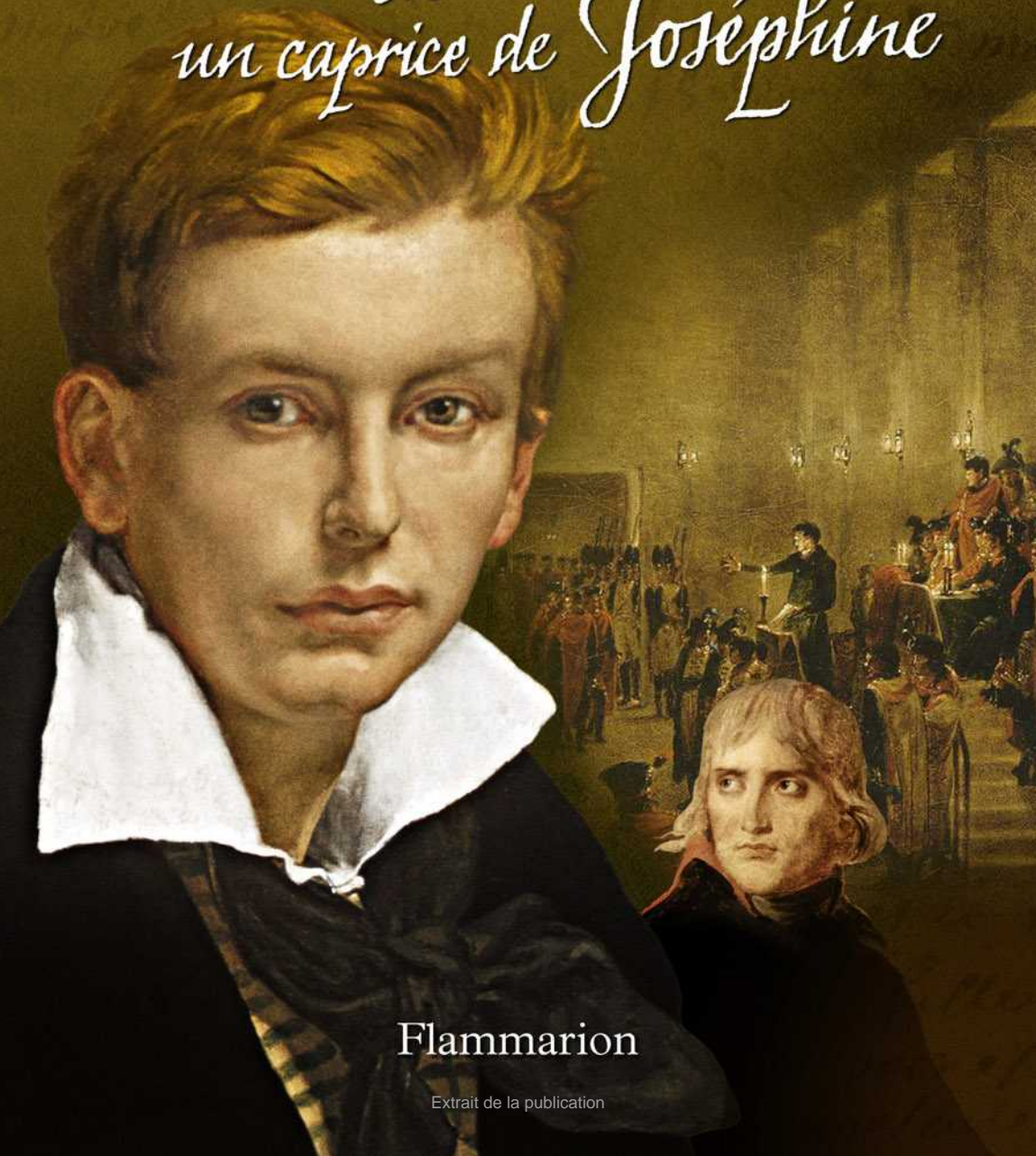


Philippe Séguy

Stanislas

ou
un caprice de Joséphine



Flammarion

Extrait de la publication

Philippe Séguy

Stanislas ou un caprice de Joséphine

Sous le Directoire, entre bals, crimes et intrigues, le jeune Stanislas apprend vite que son principal atout est son physique. Auprès des hommes comme des femmes, des humbles comme des puissants, jusqu'au général Bonaparte et à sa future conquête Joséphine de Beauharnais.

Fils d'un marquis et d'une paysanne, Stanislas est venu à Paris pour y gagner la gloire. Assoiffé de revanche, jusqu'où est-il prêt à aller pour accomplir ses ambitions? Quels crimes, quelles audaces commettra-t-il pour parvenir à ses fins, dans cette période terrible où chacun espionne et où rode la mort?

L'adulte cynique, en Stanislas, terrassera-t-il l'enfant ébloui? Le lourd secret qui le taraude explosera-t-il enfin?

Roman inspiré, érudit et passionné, *Stanislas ou un caprice de Joséphine* conduit le lecteur avec fougue dans une époque méconnue de notre histoire, en cette fin de Révolution pleine de sang et de tous les plaisirs.

Philippe Séguy est grand reporter à Point de Vue.

*Auteur de biographies, il a également publié plusieurs romans, dont
Le Vent du Sud ou Et embrasser la liberté sur la bouche.*

Flammarion

Extrait de la publication

Stanislas
ou
un caprice de Joséphine

DU MÊME AUTEUR

Romans

Le Vent du Sud, mémoires du comte de Cagliostro, Presses de la Renaissance, 1999

Jeanne d'Arc, Pocket, 1999

Portrait de Claire en bleu marine, Fayard 2003

Et embrasser la liberté sur la bouche, Flammarion, 2011

Biographies

Mylène Farmer, Ainsi soit-elle, Taillandier, 1992

France Gall, Michel Berger, Deux destins pour une légende, Éditions du Rocher, 1994

Fabiola, La reine blanche, Bayard, 1995

François Bayrou, Quand la providence veut..., Éditions du Rocher, 2007

Essai

Histoire des modes sous l'Empire, Tallandier, 1988

Philippe Séguy

Stanislas
ou
un caprice de Joséphine

Roman

Flammarion

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0812-9637-4

Pour Ilan

Je ne crois plus que Dieu se plaise à nos larmes. »
François Mauriac, *Correspondance*, mai 1938.

Prologue

Les faubourgs de Mantoue. 18 juillet 1796.
Jour de chalemie. 30 messidor.
An IV de la République.

L'homme avait allongé ses jambes maigres. Ses chevilles bottées, croisées sur la table, écrasaient des cartes, du papier, frôlaient l'encrier ouvert, le buisson de plumes taillées, la carafe et le verre. Pas un nuage au ciel. La chaleur était immense. Comme agité par une menace, le ventre de l'homme se soulevait dans l'air pétrifié, plat et dur, sans chair, serré par l'étoffe claire qui montait haut.

Il porta le doigt à la tempe, à l'enfoncer, et l'index à l'ongle rongé se mouilla de sueur. Les yeux fixes, il tendit le menton et la gorge noyée dans le col étroit. Un rayon de soleil, aigu comme un fer, rampant, frivole, jouait au funambule et tachait le sol en sable. Il y eut un soupir. L'homme défit un bouton, puis un autre et un troisième. Il tourna la tête, aperçut le garçon qui ne bougeait pas, mais qui restait debout, droit, face à lui. Dans le silence. Du dehors de la tente, parvenaient le pas des chevaux, les cris essoufflés des troupes, les mots vite échangés, rauques, le bruit sec du petit-bois cassé sur le genou. L'homme regardait maintenant plus violemment le garçon blond, ses yeux bleus, sa bouche, les poils blonds qui moussaient au-dessus de la lèvre, les pommettes hautes, la végétation des cheveux longs, épais, les mèches qui giclaient dans le désordre. La

chemise ouverte. La courbe double et dure des seins, les reins de Christ prêts à ployer.

Il laissa couler son bras et sa main caressa la crosse du pistolet posé sur le tapis.

— Approche !

Le garçon fit un pas.

— À quoi penses-tu ?

— À ta gloire, citoyen général.

— Je dois te croire ?

— Oui, général.

— Tu étais avec Barras¹, ce jour-là, n'est-ce pas ?

— Oui, général.

— Tu as su ce qui s'est passé ?

— Oui, général.

— Tout ? Je veux dire, tu sais tout ?

— Je pense, général.

— Même ce que j'ignore ?

— Peut-être.

— Tu me diras ?

— Bien sûr, général. À ta guise.

— Vous aviez peur, n'est-ce pas ? Vous mouriez de trouille ?

— Oui, général.

— Tous ces jean-foutre, je les ai fait danser.

— Tu as sauvé la République, tu es dans le cœur des honnêtes gens. Tu es le général Vendémiaire, notre héros.

— Petite traînée.

— Général, je te jure !

— Ne jure pas. Tu m'ennuies. Tu n'es jamais sincère.

— C'est faux.

— Tu oses ?

— Je ne sais pas. Mais c'est faux.

— Approche.

1. Paul François Jean Nicolas, vicomte de Barras (30 juin 1755 – 29 janvier 1829) : homme politique français, député à la Convention nationale. L'homme clé du Directoire.

Prologue

L'homme agrippa la chemise du garçon qui se laissa faire, ni indifférent, ni séduit, jusqu'à poser le genou près du fauteuil aux angles droits et à le regarder, les yeux immenses et bleus, en face, avec ce sourire de chat en maraude qui faisait trembler son menton.

— Je comprends pourquoi ma femme t'aime, petit bougre. Ma femme et toutes les autres. Oui, assurément. Je peux comprendre. Enfin, tu disais que tous, ainsi, ils auraient tous été, enfin, tous des...

— Oui, citoyen général. Tous. Les grands, les plus glorieux, les illustres, les conquérants vantés par les poètes. Tous. Alexandre, Hannibal, Jules César, Hadrien, le Grand Condé...

— Tu mens.

— Non, général.

— Cela se saurait.

— Mais cela se sait, citoyen général.

Avec son pouce, l'homme caressait maintenant le front du garçon, juste à la racine des cheveux, descendait vers l'arête du nez, les commissures de la bouche, et la paume de sa main rencontrait la nuque, les doigts s'entortillaient aux cheveux, fourrageant, sans gêne. Le corps jeune et entier ployait sous cette main, figé comme après un coup de soleil dans l'œil tandis que ses talons creusaient le tapis posé sur le sable mou. Genoux écartés, les fesses aux chevilles, il respirait avec un bruit bâillonné de gorge, prêt à donner autant qu'à prendre, aussi exigeant qu'un oracle.

Le coude du garçon s'arrima sur la cuisse de l'homme, insistant. Il rapprocha les épaules et le ventre à lui faire sentir son souffle, à lui faire voir le bout de la langue, ses dents, à l'autre, au chamarré. À mordre ses lèvres en tournant le visage, cambrant le cou dans un ralenti engourdi d'après sommeil.

— Arrête.

— Pourquoi ?

— Tu voudrais m'ajouter à ta liste ?

— À ta convenance, citoyen général.

Stanislas ou un caprice de Joséphine

L'homme regardait le garçon de profil, l'attache du cou où battait la veine, ce corps vivant, intact, les yeux grands ouverts qui ne lâchaient rien. Il regardait les mains, les doigts qui s'écartaient sur le nankin, la joue bientôt posée sur la cuisse qui remontait vers le ventre.

— Laisse-moi, maintenant.

Cependant, les deux hommes ne bougeaient pas, la hanche du garçon sur le point de se redresser semblait hésiter encore alors qu'il appuyait deux doigts sur le tapis, en y, puis le pouce. Ce ne fut qu'à deux genoux qu'il tendit le torse. On eût pu le croire en prière ou en extase tant il ouvrait les yeux vers l'homme, avec une fixité dure de gisant. Sa bouche fut sur le point de s'ouvrir sur l'autre bouche, de se pencher vers elle, avide de mordre, de coulisser la langue sur les dents. Enfin, le corps long se déplia, se mit debout, et, comme après les heures vouées au vin, un engourdissement mouilla la nuque du garçon. L'homme se retourna pour regarder on ne sait quoi face à lui. Il semblait dépris du monde comme après l'amour ou l'opium, avec dans l'œil la victoire muette de ne pas avoir cédé, la lassitude, peut-être le regret. Il dit encore, à voix plus basse :

— Laisse-moi.

Stanislas salua et sortit. Resté seul, Bonaparte¹ croisa les bras sur sa poitrine.

1. Napoléon Bonaparte (15 août 1769 – 5 mai 1821) : général, Premier Consul puis empereur des Français.

Première partie
Les Années douces

Chapitre I

Maison natale de Stanislas Reverdin,
à Vimoutiers, département de l'Orne. 30 avril 1793.
Jour de rhubarbe.
11 floréal. An I de la République.



La pièce sentait la pomme et le beurre fondu. Un pot de romarin achevait de faner sur le rebord entrouvert de la fenêtre. Une fraîcheur d'eau courante chemisait les tomettes en terre cuite, la table épaisse, le vaisselier normand où scintillaient les assiettes en faïence de Rouen et les épaules de Stanislas. De sa fourchette, il piquait la crêpe de son bord à son cœur, retirait le quartier de fruit blond, le suçotant comme un berlingot chaud. Sa gorge se soulevait comme après une course.

— Tu ne manges pas.

— Je n'ai pas faim.

— Fais un effort. Tu es si maigre.

— Je n'ai pas faim.

— Toi, tu viens de voir ton père. J'ai raison, n'est-ce pas ?

Le garçon de bientôt dix-sept ans pivota vers sa mère, leva le menton, implorant le silence et la solitude. Elle lui tourna le dos, plongea la poêle brûlante dans la bassine de cuivre et inclina le visage vers la vapeur qui montait pareille à un encens. Un chien braya dans le lointain, vers Abbeville. Elle ne put s'empêcher de regarder les lèvres de son fils vernissées de sucre et lui tendit une serviette en lui reconnaissant une

beauté renversante. Elle saisit l'assiette, la racla de la lame d'un couteau, fit glisser la crêpe froide dans le seau des ordures.

— Tu me rendras le Virgile¹.

— Si tu veux.

— As-tu aimé ?

— Je préfère Cicéron².

— Tu es bien le fils de ton père.

Julie Reverdin finit par se poser sur une chaise paillée dans la petite cuisine dont la porte étroite bâillait vers le jardin et les taupières taillées. Elle défit les cordons de son tablier, le plia soigneusement, le posa au bout de la table en chêne, le caressa de la paume, tourna le visage vers Stanislas. Le garçon sentait la fougère et la terre remuée.

— Tu as couru les bois, n'est-ce pas ? Tu sais où il se cache ? Sur Grimbosq, c'est ça ? Tu as peur que je vous trahisse ? Mon pauvre chéri. Tu as vu des patrouilles ? Tu as vu les Blancs ?

— Non. Je n'ai vu personne. Si. J'ai vu le père Lefèvre qui revenait de ses champs, vers la Joncheray.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout.

— Pourquoi me mens-tu ?

— Je ne mens pas. Et pourquoi le ferais-je ! Je n'ai vu personne.

— Inconscient ! Le pays d'Auge est en guerre. Les Blancs exécutent, sans procès. Ils tuent. De Cambremer à Argentan, c'est l'enfer depuis la Saint-Michel de 92. Et toi, tu rentres à pas d'heure, sans rien dire. C'est à devenir folle. Tu veux qu'il arrive du malheur ?

— Non.

1. Virgile (15 octobre 70 avant J.-C. – 21 septembre 19 avant J.-C.) : poète latin.

2. Cicéron (3 janvier 106 avant J.-C. – 7 décembre 43 avant J.-C.) : homme politique romain.

— Tu sais ce qu'ils font, les Blancs, tu le sais ? Ils pillent tout dans le bocage, au nom du roi, soi-disant. Il a bon dos, le roi ! Ils entrent dans les maisons, ils boivent le vin, mangent le pain, volent les poules, saignent les cochons, exigent, menacent, enrôlent les hommes de force dans leur armée du Diable et violent leurs filles. À Heurtevent, ils ont encore cloué un garçon de ton âge sur la porte d'une grange. Tu veux un sort semblable ?

— Non, chère maman, je ne suis pas une chouette.

— Ne plaisante pas avec ça. Les Blancs ont dit que le gamin avait parlé, trahi, vendu, et que sais-je encore. Sa mère a hurlé la nuit entière.

— Mais que veux-tu que l'on me reproche ? Je suis prudent. Moi, je ne parle à personne. Et puis, je suis ton fils. Tu n'inspires que la confiance. Quant à mon père ! Personne ne sait où il se cache.

— Et je vais te croire ?

— Bien sûr.

— Tu mens. Comme lui, comme ceux de sa race.

— Qui est la mienne aussi, je suppose.

— Peut-être. La région grouille d'ennemis. C'est la mort qui guette, à chaque chemin.

Julie Reverdin n'ajouta rien. Son fils la vit ouvrir la fenêtre davantage et aspirer l'air de son beau visage farouche. Elle se retourna, sur un mouvement brusque des hanches.

— Tu sais où il est, n'est-ce pas ! Évidemment que oui, tu sais. S'ils l'apprennent, les Bleus, si vous êtes dénoncés, c'est la mort immédiate. Tu seras fusillé sur le mur de la ferme. Et lui mené à l'échafaud, à Caen. Les soldats brûleront la maison. Tu n'auras pas même une tombe.

— Maman !

Stanislas se leva, marcha vers elle, doucement, posa ses mains sur les épaules de celle qui tremblait comme après un coup de froid et les saccades du frisson grandirent, en ondes.

— Tu ne fais rien, tu ne te soucies de rien ! Tu ne vois donc pas que le pays bouge et bougera encore ! Il te faudra

bien choisir un camp. Le roi ou la Révolution. Les Blancs ou les Bleus. Assurément, vous vous ressemblez. Ton père, lui qui ne dit rien. Lui, depuis ce temps, toujours aussi sombre et dur. Lui qui couche dehors, comme un chien.

*

Stanislas attendit la note *mezza voce*, le soupir qui fermait la bouche aux confidences. Il connaissait sa mère. Il fallait la patience. Certains soirs de long hiver, tandis que les pommes de pin crépitaient dans l'âtre sur un feu lent, Julie s'était livrée au philtre toujours décevant de la mémoire. De sa vie passée, elle disait peu, par pudeur sûrement, par crainte aussi de ne pas cerner suffisamment de vérité. Jamais le dédain de ce qui avait été n'effleurait cette âme pure. La mère de Stanislas avait ses idées, sur l'amour ou la vie, la justice, la mort, le bonheur, les vins bien choisis, la noblesse ou la marche du monde. Les pauvres qui frappaient à sa porte repartaient avec du jambon, des œufs, du lait et du pain, de la soupe chaude mais rarement les mains vides. Elle songeait d'abord à son fils, à la Vierge ensuite, à qui elle demandait de loin en loin une tendresse plus active. Elle gardait peu, possédait peu, parlait peu et lisait, follement.

À Vimoutiers, au bout de la rue Saint-Jean, là où la campagne verte s'étirait déjà, non loin du moulin dont l'eau claire se barbouillait du suint des peaux tannées, Julie tenait la maison qui l'abritait de sa tante morte de la phtisie. Les colombages en bois brut, plus durs aujourd'hui que le métal, tenaient les murs blanchis à la chaux, le chaume de l'appentis et les ardoises du toit. Sur la poutre de la cheminée étaient gravés à la gouge les quatre chiffres d'une date dont trois seulement restaient visibles, 160...

La quinzaine de pièces d'or, conservées dans une bourse brodée au fil jaune d'un J, patientait, « au cas où », dans le tiroir du buffet, sous les fourchettes et les couteaux de tous

TABLE

<i>Prologue</i>	11
-----------------------	----

PREMIÈRE PARTIE Les Années douces

Chapitre I. Maison natale de Stanislas Reverdin. 30 avril 1793.	17
Chapitre II. Vimoutiers. 18 mai 1791.	23
Chapitre III. Vimoutiers. 30 avril 1793.	41
Chapitre IV. Vimoutiers. 24 juin 1794.	65
Chapitre V. Paris. 4 juin 1794.	95
Chapitre VI. Paris. 6 juin 1794.	115

DEUXIÈME PARTIE Les Années de cendres

Chapitre VII. Paris. 7 juin 1794.	131
Chapitre VIII. Prison des Carmes. 11 juin 1794.	167
Chapitre IX. Prison des Carmes. 22 juillet 1794.	179
Chapitre X. Prison des Carmes. 22 juillet 1794.	191
Chapitre XI. Paris. 20 août 1794.	223
Chapitre XII. Paris. 8 septembre 1794.	267

Stanislas ou un caprice de Joséphine

TROISIÈME PARTIE
Les Semaines d'encre

Chapitre XIII. Paris. 9 septembre 1794.	283
Chapitre XIV. Paris. 23 septembre 1794.	299
Chapitre XV. Paris. 30 novembre 1794.	317
Chapitre XVI. Paris. 5 janvier 1795.	335
Chapitre XVII. 19 juillet 1795.	353
Chapitre XVIII. Paris. 6 septembre 1795.	361
Chapitre XIX. Paris. 5 octobre 1795.	375
Chapitre XX. Paris. 10 octobre 1795.	385
Chapitre XXI. Paris. 16 février 1796.	395
<i>Épilogue</i>	409
<i>Remerciements</i>	413

N° d'édition : L.01ELIN000255.N001
Dépôt légal : février 2013